

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 6 (1976)
Heft: 12: Mots croisés faciles

Artikel: Il était une fois une pauvre lavandière : à 80 ans Jeanne Le Calvé est devenue vedette
Autor: Grafteaux, Serge / Delarge, J.-P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

*Il était une fois
une pauvre lavandière...*

A 80 ans, Jeanne Le Calvé est devenue vedette

Dans un petit village de Normandie, le facteur apporte quotidiennement des lettres et des journaux en provenance du monde entier à une brave femme de 83 ans qui est devenue vedette internationale.

Des reportages ont été publiés sur elle par le « New York Times », le « Herald Tribune », le « San Francisco News », des quotidiens japonais, allemands, belges, italiens.

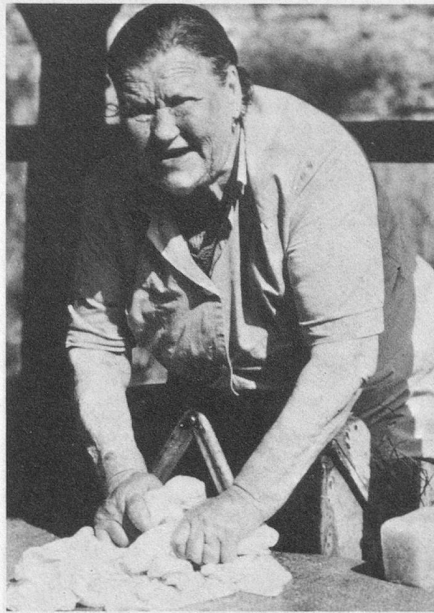
Voici qu'un livre vient d'être écrit sur elle par Serge Grafteaux sous le titre « La Mère Denis » (Editions Jean-Pierre Delarge). Il conte l'histoire extraordinaire de cette brave femme qui est devenue la lavandière la plus célèbre de France et d'Europe, depuis qu'une agence l'a découverte pour la publicité d'une machine à laver. L'auteur raconte :

« Les heures que j'ai passées en compagnie de la mère Denis me l'ont fait aimer, comme un grand-mère, avec ses qualités et ses défauts. J'entends toujours son rire éclatant, souvent inattendu, le timbre de sa voix cassée et ronde, marquée des intonations grasseyantes de la Normandie ou des rudesses de la langue bretonne. J'ai emmené dans mon regard les larmes qui venaient sourdre brutalement au coin de ses yeux fatigués, à l'évocation d'un souvenir pénible ou la joie qui les illuminait, en revivant quelque scène du passé. Sur le visage ridé se sont succédé la tristesse, l'émotion, le plaisir, et l'on pouvait lire sur les mille plis des joues aussi clairement que sur une page imprimée. »

Une brosse de chiendent

Pour Jeanne Le Calvé, 1939 est l'année où elle s'est séparée de son mari. Elle est seule désormais.

Dans son désarroi, elle fait bon accueil à un modeste fermier, Louis Lecureuil, veuf depuis deux ans. Elle n'est pas à proprement parler mal-



heureuse avec lui, mais elle manque de tout et spécialement d'argent.

Un matin, Louis est aux champs lorsqu'une bombe anglaise tombe non loin de lui. Les poumons défoncés, il se bat contre la mort près de dix mois. Le lendemain de son enterrement, sa sœur, unique héritière officielle, vient prendre possession des quelques biens et des animaux.

Une fois de plus, Jeanne se retrouve seule. Dans le naufrage, elle a récupéré une vieille brosse de chiendent. C'est comme cela qu'elle a l'idée de se louer pour laver le linge.

Chaque matin, elle coiffe son bonnet et part chez le client. Elle gagne trois cents francs par jour. Des francs d'avant M. de Gaulle, bien entendu. Là-dessus, elle en laisse cinquante pour les assurances sociales ; mais elle est nourrie, le matin, parfois le soir, lorsqu'il y a beaucoup de linge sale. Sa pratique est composée de bouchers, de charcutiers, de fermiers, de mécaniciens. Elle n'est pas gênée par les soieries et les frous-frous qu'on lui confie... Pour l'heure, elle lave les rudes cottes de coton, les tabliers de toile, rigides comme du carton, les durs pantalons de velours côtelé. Elle frotte la percale et le pilou, plus souvent que la batiste... Quand elle va battre au lavoir, elle tombe parfois sur des voisins mal embouchés qui l'empoignent parce que les tabliers, les cottes rendent du sang et de la graisse qui va en larges flaqes se coller au linge des autres. Et il ne faut pas avoir les oreilles trop chastes si l'on passe par là !

Un Italien qui zozotte

Jeanne a 56 ans lorsqu'elle rencontre le troisième homme de sa vie.

Louis était vieux garçon et d'abord, tout naturellement, en prélude à leur roman d'amour, il lui donna son linge à laver. Dans sa vie de célibataire,

Jeanne lui apparut comme la femme idéale. L'un et l'autre avaient passé l'âge des déclarations enflammées au clair de lune, mais Monti, cependant, était un tendre, un doux. Son origine italienne l'isolait des autres parce qu'il ne connaissait pas bien le français.

Il fut très gentil pendant les seize années qu'ils vécurent ensemble. Il mourut d'un cancer à la gorge, en 1967.

Jeanne a 70 ans lorsqu'elle cesse de laver le linge des autres. L'hiver, l'eau de la rivière est glaciale, les doigts bleuissent douloureusement.

Voici « la mère Denis » sans autre ressource que sa minuscule pension-vieillesse. Dans son jardin, elle cultive des légumes qu'elle fait cuire sur des brindilles de bois : elle n'a pas assez d'argent pour acheter de la viande... régulièrement.

Miracle pour une lavandière

Un jour de novembre 1972, c'est le miracle. Un Parisien qui vient passer ses vacances dans le pays, Pierre Baton, frappe à sa porte. Il cherche une vraie lavandière.

Et la mère Denis accepte de poser pour des photos qui illustreront la campagne menée par l'agence de publicité. En donnant son accord pour cette collaboration modeste au départ, elle ne se doute guère du succès foudroyant de son personnage...

Deux ans plus tard, elle signera un contrat en bonne et due forme et recevra une rente mensuelle qui la mettra définitivement à l'abri du besoin.

Avec Pierre, la sécurité était entrée dans la maison, une sécurité qu'elle n'espérait plus et qu'elle avait souhaitée toute sa vie.

C'est d'abord, un matin, une irruption de voitures et de camions qui déversent une troupe bruyante et pittoresque. Les hommes sont armés de caméras, d'appareils d'enregistrement. Le centre de ce remue-ménage c'est Jeanne, autour de laquelle un monde bigarré s'agite. De sa maison au lavoir s'instaure une ronde effrénée, sous les yeux consternés des habitants. La brouette de la mère Denis est bichonnée. On enregistre pieusement les grincements de la roue ; on épluche le panier à linge, la brosse, le battoir promu au rang d'acteurs !

Enfin, c'est le moment où Jeanne est invitée à rééditer les gestes de sa vie de lavandière. Une pile de draps attend pour cette opération délicate entre toutes. Et au milieu du ronflement des caméras, la mère Denis se met à rincer, à « batouiller », à essorer. Elle retrouve la vigueur de ses gros bras pour empoigner le linge, le plonger dans la rivière, glaciale à

cette époque. Jeanne attrape là ses dernières piquettes d'hiver, parce qu'il faut recommencer plusieurs fois, jusqu'à ce que les techniciens soient pleinement satisfaits de leur travail...

Le soir, la mère Denis se retrouve seule dans sa cuisine, étourdie, abasourdie, encore marquée de fond de teint...

Cette journée, si courte et si longue à la fois, et qui allait si complètement transformer sa vie, était finie. Elle monta se coucher épuisée et remercia la bonne Mère, en une courte prière.

La mère Denis chez les mannequins

Comme dans un rêve, le confort arrive chez elle : un poste de télévision, des appareils de chauffage, une cuisinière à gaz.

« Tout cela vient bien tard, dit-elle, mais je suis heureuse d'en profiter. » Depuis qu'elle est si connue, Jeanne a des obligations. On la réclame à droite et à gauche pour participer à des manifestations commerciales. Cela lui procure un revenu supplémentaire et elle adore ce genre de déplacement. Cependant, Jeanne conserve de son existence campagnarde une grande simplicité dans la tenue. Elle aime les robes noires, les blouses, les bonnets de laine...

« J'ai été trop pauvre pour pouvoir m'offrir ce que je désirais, dit-elle. Et avec l'âge on perd l'habitude de s'acheter ce que l'on souhaite. Et c'est malheureux, vous savez, parce que c'est souvent quand on devient vieux que l'on a le plus de moyens. »

Quand elle est allée à Paris, elle a émis le vœu de visiter l'atelier d'un grand couturier. Elle entra, personnage inattendu, dans l'une des plus illustres maisons de mode du monde, accueillie d'ailleurs avec déférence.

Souriante, elle déambula dans les couloirs de marbre, s'arrêtant devant les bijoux, les colifichets. De sa démarche lourde et déhanchée, le visage ridé de mille plis de plaisir, la mère Denis erra de salon en salon, parmi les mannequins attendris.

« Mon Dieu, mon Dieu, que c'est beau », murmurait-elle.

Et sur le pas de la porte, elle se retourna vers son guide :

« Vous ne croyez pas, monsieur, qu'il y en a trop pour certains et pas assez pour d'autres... »

La vie de la mère Denis, c'est la vie des pauvres gens, des humbles, ceux qui sont censés ne pas avoir d'histoire. Et voilà que le public qui ne se passionne pas seulement pour le destin des princesses se met à les découvrir et à les aimer.

Serge Grafteaux et J.-P. Delarge



A Bursins, un après-midi de printemps...

Aujourd'hui, réunion de mamans, un bébé sur les bras. Il fait beau, mais le soleil printanier est « mauvais », aussi mères et bambins sont-ils coiffés d'un large chapeau. Le père Bichet, malgré ses rhumatismes, est venu lui aussi, et le ramoneur s'est arrêté un instant, curieux. C'est donc qu'il va se passer quelque chose d'intéressant cet après-midi ; du reste, ces dames ont fait toilette, nouant à la taille, sur leur longue robe, un tablier blanc ; une seule, tête nue, ne craint pas les chauds rayons.

Le grand mûrier dans la cour de la ferme n'a encore qu'un tendre feuillage, mais, dans peu de semaines, quand ses fruits mûriront, des gamins, grimpant sur le mur, en cueilleront tant qu'ils pourront, rougissant leurs mains et leurs lèvres. Puis ils courront sur le poids public qui branle un peu sous leurs pas et, jouant à la « courate perchée », ils essaieront de se tenir en équilibre debout sur les bouteilles. Mais maintenant, il est 2 heures de l'après-midi, les écoliers sont en classe et, en leur absence, un événement rare, extraordinaire, va se produire : un photographe opère et pour que tout ait un aspect naturel et spontané, il a disposé son monde sur la place.

Pourtant, toutes ces dames ont le cœur un peu troublé : tout à l'heure, dans l'une des salles de l'Hôtel du Soleil, le Dr Gaillard, de Begnins, procédera à la vaccination antivaricelle des enfants nés dans l'année.

Et quand chacun des petits bras aura reçu l'égratignure médicale, un bouton se formera qui grossira, produisant une inflammation rougissante et beaucoup de fièvre si le vaccin a « bien pris » ; mais il faut passer par là si l'on veut que, à 5 ans, l'enfant puisse être admis à l'école enfantine, puis à l'école primaire.

Julien Prod'hom, le garde police,

avait annoncé une semaine à l'avance la date et l'heure où se ferait l'opération. Parcourant les rues du village en agitant une sonnette, il s'était arrêté à plusieurs reprises pour lire l'avis à très haute voix.

Et dix mamans sont maintenant sur la place du village, fidèles au rendez-vous ; « l'Emma Kaysin », passant par là, s'approche pour « faire risette » à ces petits qu'elle connaît tous par leur prénom, car elle va souvent « en journées » dans leur famille ; il y a Emilie, Marguerite, Bernard, Maurice, Elza et les jumeaux Ernest et Ernestine ; tous des Menthonnex ou des Parmelin, tous enfants d'agriculteurs-vignerons, sauf Vincent et Edouard qui sont des fils d'artisans.



Bursins en 1907.

Bien sûr que cette vaccination n'empêchait pas d'autres maladies de sévir, même il fallut parfois fermer les écoles pendant deux ou trois semaines, ou davantage, car un pharmacien venait de Rolle pour désinfecter les classes à cause d'une épidémie de rougeole, de coqueluche ou de scarlatine. Il arrivait parfois qu'un mal mystérieux produisît une inflammation dans les intestins ou la poitrine d'un enfant ; malgré la glace contenue dans une vessie de porc que l'on plaçait sur l'endroit douloureux, le trouble subsistait, empirait : des jeunes mouraient. Et au cours de mon adolescence, j'ai été désigné avec trois camarades pour porter au cimetière un petit cercueil couvert d'un drap noir ourlé de perles blanches. Tous les hommes de la commune participaient au cortège funèbre. Le garde police marchait en tête de la colonne d'écoliers chargés de fleurs et de couronnes ; il commandait à deux ou trois reprises un arrêt pour que les petits porteurs se reposent un instant.

Revenus au village, nous étions invités dans une des petites salles de l'auberge où l'on nous offrait du sirop « capillaire » et des petits pains au sucre que nous mangions en silence.

A. C.